

Colette Gendron et Micheline Carrier : *La mort, condition de la vie.*

Louise Lafortune

Volume 12, numéro 1, 1999

Femmes, État, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058033ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058033ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafortune, L. (1999). Compte rendu de [Colette Gendron et Micheline Carrier : *La mort, condition de la vie.*]. *Recherches féministes*, 12(1), 170–173.
<https://doi.org/10.7202/058033ar>

extrêmement prudente lorsqu'elle traite de « la belle province » — une attitude qui fait souvent défaut à maintes féministes au Canada anglais. Néanmoins, le Québec ressort, encore une fois, sous le jour d'un trouble-fête au sein d'un mouvement féministe dont plusieurs Canadiennes anglaises souhaiteraient dire qu'il est pancanadien. Cette exclusion ressort particulièrement lorsque l'auteure explique que le mouvement féministe au Canada fait davantage confiance au gouvernement fédéral plutôt qu'aux provinces pour obtenir gain de cause... sauf au Québec. Cette lecture est juste, mais l'auteure n'explique guère pourquoi il en est ainsi, notamment comment le nationalisme et la langue française inspirent les orientations prises par le féminisme francophone au Québec. Outre cette réserve, *Women on the Defensive* est un bel ouvrage, un volume incontournable pour qui s'intéresse au féminisme, certes, mais aussi à l'analyse des mouvements sociaux.

MANON TREMBLAY
Université d'Ottawa

Colette Gendron et Micheline Carrier

La mort, condition de la vie. Québec,
Presses de l'Université du Québec, 1997, 512 p.

On ne peut que féliciter Colette Gendron et Micheline Carrier pour leur bel ouvrage sur la mort, un sujet difficile à aborder. Il n'est pas étonnant qu'elles aient obtenu une mention dans le cadre des Prix de la Ministre pour la catégorie « Volumes universitaires » et encore moins le Prix de la Ministre attribué pour la première fois dans la catégorie « Condition féminine ». Le compte rendu de cet ouvrage peut être abordé sous trois angles : le contenu, la dimension pédagogique et la perspective féministe.

Comme le soulignent les auteures, *La mort, condition de la vie* ne présente pas une thèse particulière, mais plutôt une synthèse de différentes perspectives sur la mort qui s'appuie sur des recherches et des analyses publiées autant au Québec qu'à l'étranger. En ce sens, il devient intéressant de consulter l'ouvrage pour son bilan historique sur le sujet, mais aussi pour les réflexions suscitées sur des thèmes tels que le deuil, le suicide, l'euthanasie et les soins palliatifs.

Les deux premiers chapitres présentent la représentation de la mort à différentes époques. Avant le xx^e siècle, elle a successivement revêtu différents sens, allant de la fatalité à la tragédie et à la dramatisation pour ensuite laisser place au triomphe de la vie. On en vient même à lui prêter une certaine forme d'esthétisme. Avec le xx^e siècle, on voit s'installer le déni de la mort par sa réduction à un phénomène biologique, à une maladie à vaincre à tout prix. Cependant, depuis quelques décennies, un mouvement se dessine en faveur de la redécouverte de la mort et l'on tente de rendre la parole aux personnes mourantes en leur permettant de vivre leurs derniers instants dans le confort et la sérénité.

Le titre du troisième chapitre en dit long sur son contenu : « Bien se connaître pour bien intervenir ». On peut y trouver des éléments de réflexion sur les besoins des personnes mourantes aussi bien que des suggestions quant à l'importance de clarifier ses propres valeurs pour mieux comprendre les personnes que l'on accompagne dans les derniers moments de la vie. On y explore ce que signifie la dignité, le respect, la liberté, l'intégrité... devant la mort. Le quatrième chapitre intitulé « Aider la vie jusqu'à la mort » tente d'apporter des éléments de réponse au chapitre précédent. Dans ce chapitre, la section *Qui suis-je ? Qui meurt ?* suscite de belles réflexions sur ce que nous sommes devant la mort.

Les chapitres cinquième et sixième portent sur une expérience que tous et toutes vivent généralement plusieurs fois dans leur vie : le deuil. On y parle du deuil sous de multiples facettes telles que ses étapes et ses écueils, mais on développe aussi l'idée que le deuil peut contribuer à notre propre croissance. Le deuil est souvent d'autant plus difficile à traverser qu'il est lié à la mort d'un ou d'une enfant. Dans le sixième chapitre, « on y apprend, entre autres, que la plupart des enfants ne craignent pas la mort s'ils n'ont pas intégré les peurs et les tabous que les adultes leur transmettent » (p. 5).

Dans le septième chapitre, on quitte l'enfance pour aborder le vieillissement et les attitudes des gens âgés devant la mort. Bien que notre société ait tendance à exclure les personnes qui ne peuvent plus répondre à certaines exigences de production, quelques attitudes permettent d'aborder la vieillesse de façon sereine et d'entrevoir la mort sans trop de crainte. Même si le corps ne permet plus toujours de faire ce que l'on veut, la vie peut être stimulée par la vigueur intellectuelle, la créativité et l'esprit d'entreprise. Le huitième chapitre, ayant pour titre « Un chemin d'humanité pour la vie qui s'achève », porte sur différents aspects des soins palliatifs tels que leur histoire, leur philosophie, leurs objectifs et leur pratique. Les auteures y ajoutent quelques critiques sur la façon dont ces derniers sont dispensés aujourd'hui.

Le neuvième chapitre traite de l'euthanasie, un sujet controversé de notre époque. Même si ce phénomène n'est pas nouveau, les débats sur le sujet ont pris de l'ampleur en se polarisant et en se radicalisant. On trouve dans ce chapitre matière à réflexion sur le sujet, car différentes facettes du phénomène sont abordées. Le dixième chapitre est en continuité avec celui qui précède, car il est consacré au suicide. En particulier, on examine les facteurs qui mènent autant des gens âgés que des jeunes à se suicider.

Un tel livre écrit il y a vingt ans n'aurait pas compris de chapitre portant sur les personnes atteintes du VIH et du sida. La première partie du onzième chapitre aborde ainsi l'histoire de cette maladie, ses modes de transmission et l'envergure de l'épidémie. Dans la seconde partie, les auteures analysent « les divers facteurs qui incitent les milieux scientifiques et médiatiques à minimiser l'importance du VIH et du sida chez les femmes et exposent les conséquences tragiques d'une telle attitude sur la vie des femmes séropositives et sur l'ensemble de la société » (p. 7).

Enfin, le douzième et dernier chapitre, intitulé « De l'autre côté de la vie », apporte des éléments de réflexion sur une question qui hante l'esprit de plusieurs personnes : qu'y a-t-il après la mort ? Dans ce chapitre, les auteures résument les

éléments de réponse des grandes religions à cette question ; elles y traitent également du phénomène des expériences de mort imminente.

Cet ouvrage s'adresse aux élèves du collégial de même qu'aux étudiants et aux étudiantes des universités et constitue un ouvrage de base. Il peut être un outil précieux pour les personnes-ressources et spécialistes de divers milieux, surtout dans les domaines de la santé et des services sociaux. Cependant, le langage accessible employé par les auteures le rend utile, intéressant et pertinent pour toute personne s'interrogeant sur le sens de la vie et de la mort.

Si l'on examine *La mort, condition de la vie* dans une perspective pédagogique, on ne peut qu'apprécier le souci des auteures de susciter autant un approfondissement des connaissances relatives au phénomène de la mort qu'une préoccupation de réfléchir sur sa propre relation avec la mort autant pour soi que pour les personnes que l'on pourrait avoir à accompagner dans leurs derniers moments. Chaque chapitre propose des lectures permettant d'explorer un point particulier traité dans cette partie du livre. Tous les chapitres comportent une section « Cheminement ». Dans chacune, on pose des questions d'ordre théorique portant sur le contenu du chapitre, mais aussi des questions d'ordre personnel. Par exemple, un des exercices demandés dans le premier chapitre est le suivant : « Vous êtes une femme ou un homme du Moyen Âge, de la Renaissance ou du XVII^e siècle (à votre choix) et, dans une lettre à une amie ou à un ami, vous commentez le cérémonial qui a entouré la mort de votre conjointe ou conjoint (fille ou fils, père ou mère) en adoptant l'un des points de vue qui ont cours à l'époque choisie (maximum 3 pages). Vous exprimerez également les sentiments que vous éprouvez en tant que personne de cette époque » (p. 44). Cet exercice exige bien sûr une connaissance des différents aspects liés à la mort à une époque donnée de l'histoire, mais il oblige aussi à une relation avec soi-même afin de mettre des sentiments à contribution. Quelques chapitres proposent des exercices ou un questionnaire et plusieurs se terminent par un témoignage. Ces témoignages sont importants pour poursuivre la réflexion sur la mort. L'un d'entre eux porte sur l'accompagnement vers la mort, d'autres sur le deuil, la mort d'un enfant ou la prise en charge d'un conjoint malade. Quand on commence à les lire, on ne peut qu'en finir la lecture.

La perspective féministe adoptée par les auteures peut être source d'inspiration autant dans la façon d'aborder le contenu que dans la féminisation du texte. En lisant cet ouvrage en tant que femme, on ne peut que se sentir sollicitée et considérée comme une personne. Pour ce qui est du contenu, les auteures ont eu le souci d'y inclure des éléments qui intègrent la problématique des femmes. Par exemple, lorsqu'elles abordent la vieillesse, les auteures soulignent que : « deux attitudes contradictoires coexistent à l'égard de la vieillesse : d'une part, on valorise avec excès l'image embellie du vieillard, d'autre part, la dramaturgie tient un discours dur envers les hommes vieux, et plus encore envers les femmes » (p. 38). Lorsque les auteures présentent les usages relatifs au cortège funèbre au XIX^e siècle, elles précisent : « Dans le cortège funèbre, jusqu'à la seconde moitié de ce siècle, chacun a son rôle, les hommes en tête, les femmes à la queue, une ségrégation qui déborde sur la cérémonie religieuse » (p. 56). On pourrait ajouter plusieurs autres exemples, mais contentons-nous de souligner que toute une partie du onzième chapitre traite du sida

chez les femmes. En ce qui concerne la féminisation, cet ouvrage peut être utilisé comme un modèle. Les auteures réussissent à intégrer un principe de féminisation qui n'est pas lourd à la lecture. Elles ne féminisent pas tous les mots qui pourraient l'être, mais le choix des endroits pour le faire est très judicieux et l'usage de termes génériques est généralisé.

On peut donc dire que cet ouvrage est une réussite sur plusieurs plans (contenu, pédagogie et problématique féministe) et mérite grandement les prix remportés.

LOUISE LAFORTUNE

Département des sciences de l'éducation
Université du Québec à Trois-Rivières

Karen Messing

*One-Eyed Science. Occupational Health
and Women Workers.* Philadelphia,
Temple University Press, 1998, 244 p.

Karen Messing livre ici un ouvrage essentiel pour qui veut entrer dans l'univers de la santé au travail. Comme le souligne Jeanne Stellman dans l'avant-propos, Karen Messing a le génie de mettre au jour les pratiques et les représentations qui sous-tendent la production scientifique et qui en révèlent les limites. Si l'auteure tire son analyse de ses connaissances et d'une riche expérience dans le domaine de la santé des femmes au travail, ses observations, parce qu'elles interrogent la science ainsi que ceux et celles qui la font, ont une portée plus large.

L'ouvrage comporte douze chapitres qui tentent d'apporter des réponses à trois questions fondamentales qui en constituent les assises : pourquoi les conditions de travail des femmes n'intéressent-elles pas les responsables de la recherche et de l'intervention en matière de santé au travail ? Pourquoi y a-t-il si peu d'interactions entre les personnes qui s'intéressent à la santé des femmes et celles qui se penchent sur la santé au travail ? De quelle façon est-ce que les scientifiques décident sur qui et sur quoi vont porter leurs recherches dans le champ de la santé au travail ?

Les trois premiers chapitres décrivent les conditions de travail des femmes et montrent de façon efficace comment se construisent, faute d'une observation empirique, des mesures, des interprétations, des analyses aussi bien que des conclusions erronées. À titre d'exemple, non seulement les femmes occupent-elles des emplois différents de ceux des hommes, qui, de ce fait, comportent des exigences différentes, mais un même emploi occupé par un homme ou une femme ne désigne pas nécessairement des conditions d'exercice ou des tâches comparables. Conséquemment, les problèmes de santé dont souffrent l'un et l'autre sont différents et leur étude oblige à une démarche méthodologique fidèle aux conditions réelles d'exercice du travail. Cependant, pourquoi l'origine professionnelle des problèmes de santé est-elle plus difficile à faire reconnaître quand ce sont des femmes qui en souffrent ?